

**cécile gaudin**

> **VUES** *(titre provisoire)*

**runbook**

## **VUES** (*titre provisoire*)

restant ensuite silencieux à regarder en bas les rafales de vent plaquer les vagues contre le flanc de la falaise, cheveux dans la bouche cinglant les joues en feu, les miens agglutinés en paquets, certains électrifés au contact de la main qui essaie de les repousser, les siens tour à tour rejetés en arrière puis rabattus en rideaux sombres autour de son visage, à écouter le bruit que fait l'écume en se jetant contre la falaise, glisse, scintille et s'évanouit aussitôt sur la roche encore humide des précédentes, avalée par la pierre chaque fois

seul le ciel auparavant arrêta la vue quand la mer était encore invisible, ligne mouvante au-delà des blockhaus sur laquelle le regard était contraint de rebondir, cessait de s'illusionner sur ses capacités à violer les distances pour revenir aux plus proches détails

cheveux, herbes, nuages par exemple, tous bougeaient et plus doucement lorsque le vent se calmait soudain, selon leur rythme propre, leur volume et leur légèreté propres, tous ravalés ensuite quand la mer était là, et encore bien avant cela il y avait eu pour tout horizon une unique rangée d'herbes alignées en haut du chemin, et lorsqu'elle m'a rejoint, tout le paysage que l'on n'aurait pas imaginé trouver là offert en une seule vue

cherchant dans ses yeux tournés vers le ciel le détail en miniature d'un nuage mouvant, viens, écoute, on va rejoindre les autres, ils vont nous chercher partout

descendus dans les rochers, moi dévalant rapidement devant elle qui marchait précautionneusement entre les pierres moussues, se tordait les pieds dans ses chaussures aux talons pourtant peu pointus avec, sur le cou-de-pied, des vagues en élastique noir découpées dans le daim noir sali par les herbes, la poussière du chemin et maintenant la terre humide des rochers

arrête, mais arrête, elle s'est dégagée brusquement en me repoussant d'une main avant de pivoter sur le côté pour chercher quelque chose dans son sac, une cigarette d'abord, son miroir ensuite, dans lequel ses lèvres, ses yeux sont venus s'inscrire, puis, lorsqu'elle s'arrêtait d'étaler son rouge à lèvres et qu'elle tournait son visage vers moi pour dire quelque chose : les autres vont nous attendre, arrête tes conneries, putain, écoute, un autre jour, ou toute autre parole qui visait à refuser, à oublier l'instant et le lieu où nous nous trouvions

qui dévale et puis qui regarde ses cheveux transparents au soleil, encore une fois embrouillant son visage de ma langue, sur sa bouche, sur ses joues roses, la regardant qui pince les lèvres à cause de l'effort et plisse les yeux quand son pied bute sur une pierre, les bras maladroitement étendus en balancier de part et d'autre de son corps

et lorsque le voile de fumée et ses doigts s'éloignaient du miroir en même temps qu'elle rejetait ses cheveux en arrière pour regarder le paysage par exemple, le miroir restait vide

ou plutôt, les pierres grises venaient s'y ramasser pour combler le vide qu'avait laissé son visage et s'y confondre, le détail ainsi encadré ne bougeait plus jusqu'à ce qu'une bouffée de cigarette vienne en brouiller les contours, bientôt substitués par l'autre image avec le retour de ses lèvres, de ses narines sombres, de son regard attentif à déceler une irrégularité sur sa bouche, accompagnés du

mouvement lent de son doigt sur ses lèvres brillantes

après cela mon sexe était dur contre son corps et tentait de lui communiquer cette chaleur douloureuse, son corps se cambrait et cela n'était pas dû aux pierres sur lesquelles nous étions inconfortablement échoués, écumants, adhérant l'un à l'autre et l'un et l'autre adhérant chacun par un flanc creusé aux rochers qui obligeaient à une lutte constante pour ne pas tomber

mais merde, elle tentait de se mettre sur un coude, une pierre roulait, arrête tes conneries

ensuite, ou bien elle se renversait sur le dos en disant mais merde, en riant, on dirait vraiment qu'il n'y a que toi qui comptes, et le miroir alors, au bout de l'arc de cercle que faisait sa main, se retrouvait face au ciel dans sa paume ouverte, reflétait les nuages amoncelés ou une trouée de lumière, et dans ce cas il irradiait soudain parmi les pierres

avant que le temps et la distance aient ravalé mer, falaises, herbes, chemin, cheveux mousseux comme les algues, si ténus à la mémoire, si menus à la lumière, menus et ténus, fils dorés de ses cheveux dansant à la lumière, herbes et cheveux accrochés de toutes leurs forces à leurs racines respectives

gisant dans les rochers, viens, écoute, on va rejoindre les autres, plus proches du bruit de la mer que nous ne l'étions tout à l'heure, pris dans les remous du vent, ils vont nous chercher partout et on n'a pas de caisse pour rentrer, la musique de la boîte de nuit tournant dans sa cage de vent

son corps s'est cambré, adhérent l'un à l'autre et l'un et l'autre adhérent chacun par un flanc, luttant pour ne pas déboiler, seins gonflés, durs comme d'autres pierres sous le pull

a sorti son miroir qui a fait tache noire d'un morceau de ciel, tu as peur de disparaître dans le paysage ou quoi, j'ai dit, et elle, tout ce qu'elle a trouvé à dire, c'est je vérifie que tout est OK, éclaire avec ta clope s'il te plaît, et tout était OK, le vent, les pierres, les cheveux, sa bouche fermée maintenant, sombre obstacle au ciel noir puis comme détournée au néon et retournant aussitôt dans l'obscurité

miroir renversé comme pierre parmi les pierres taillée par son visage pour le ciel changé tout à coup

approchait son visage, dès qu'on approchait son visage de la lunette, c'était comme si soudain une chape de silence recouvrait tout, mets-toi plus loin alors, a dégringolé les quelques marches du promontoire, s'est arrêtée sur le parking et est restée là souriante, a tiré la langue, puis, voyant que la lunette se dirigeait ailleurs, vers le ciel chargé de nuages, a soulevé sa jupe et dansé en grimaçant

déboulés de la boîte de nuit titubants, allongés dans les pierres dès le premier soir avant les jours suivants souvent, les nuages mis alors le jour pour la musique la nuit figuraient le mouvement

même dérive rassemblant le tout des pierres et des bouches, des sexes et du froid, touchés puis laissés pour compte, avalés à nouveau par la nuit ou le jour suivant, ravalés maintenant tout à fait

la musique de la boîte enfermée dans son aire de nuit à elle au milieu d'un bloc décentré, tantôt l'une tantôt l'autre, l'une avec la lunette un jour et je n'y étais plus d'un seul coup sinon comme pierre à mon tour, la tête dans les mains après les gestes désordonnés faits pour rentrer dans l'image, pour finir à plat ventre sur le rocher à me balancer d'avant en arrière puisque c'est ça, et elle alors, il manquerait plus que ça, espèce d'enfoiré ! à me retourner par les cheveux et à commencer sitôt dit à défaire ma ceinture

dévalant rapidement dans les rochers devant elle qui marchait précautionneusement entre les pierres moussues, au-dessus de l'écume avalée chaque fois, dégringolant les quelques marches du promontoire en criant espèce espèce espèce, tout en courant tant qu'elle a pu indignée sur les galets mouillés, et puis quoi encore ! la lunette abandonnée braquée vers le ciel, vers les nuages aux contours indistincts au-dessus du parking

combien de temps imparti par le temps de l'argent mis, à récapituler le nombre de pièces glissées dans la fente par elle tout à l'heure pendant que je faisais l'idiot, puis le nombre de secondes courues indignées, en tout le temps qui restait avant que le verre s'obscurcisse d'un coup pour arriver à fermer les yeux en même temps

tout le temps après la dernière pièce mise juste avant la tête dans les mains face à l'objectif et qu'elle ne devale les marches en criant et en gesticulant, le paysage entièrement perdu pour la vue tournée vers le détail agrandi d'un coin de ciel mouvant

état de pierre tête contre terre, accroché aux herbes sous le ciel orageux dans le grincement de la lunette sur son socle, même temps pour fermer les yeux au même moment que les mains sur ses cheveux sur mon ventre, tu vois, c'est chacun son tour

parfois il faisait encore un peu jour, bien que la plupart du temps ce fût déjà nuit noire, si les choses se décidaient trop tôt elles pouvaient se gâter, il valait mieux que dehors cela soit la nuit sinon elle disait par exemple qu'elle voulait retourner boire un coup et danser, viens, j'ai envie de boire un coup, etc., les autres vont nous chercher, etc., sa main faisait un arc de cercle, le miroir au bout renvoyait ce qui restait de jour gris autour de son regard, il se retournait vers les pierres alors qu'elle se relevait en tirant sur sa robe

bouches avalées ravalées à fond dans l'objectif aveugle abaissé vers le béton obscurci par la pluie

quand il faisait déjà jour c'est que nous étions restés là la nuit, la faim nous faisait sortir des blockhaus sans nous parler si nous avions dormi et je restais sur la falaise sans la regarder partir dans le chemin

revenue un jour en brandissant un appareil photo et appuyant alors sur le déclencheur à bout de bras, j'étais dans son champ, mais pas celui de son regard, cela, jamais je n'aurais pu l'envisager un instant

haine mêlée d'ennui venait le jour plus souvent que la nuit la musique une fois ravalée dans son aire par le jour, surtout elle si elle n'avait pas dormi ni oublié et moi encore pire si j'avais dormi et tout oublié

un champ élargi dont le centre n'était plus ses yeux mais tout l'espace permis par l'élan de sa main autour de son corps, comme ces photographes dans les foules qui lèvent leurs appareils au-dessus de leur tête, forêts de mains mécaniques pour ne pas sombrer sous le nombre, le corps trouve des subterfuges à l'absence tandis que là rien n'arrêtait son regard qui semblait obscène du coup

arrête, je n'aime pas les photos, j'ai dû dire, mais arrête, merde, et comme elle ne voulait pas, je me suis mis à courir à travers champs entre les blockhaus pendant qu'elle me poursuivait, l'appareil brandi devant elle comme un bâton de sourcier

descendus dans les rochers sa langue dévalant la mienne, roulant sous elle, sur elle courant entre les pierres moussues par endroits, moi dévalant rapidement, ses chaussures aux talons pourtant peu pointus avec, sur le cou-de-pied, les vagues en élastique noir découpées dans le daim noir déjà sali par l'herbe, courant sur les galets, appelant, en riant d'abord

allongé de tout mon long dans l'ombre entre les dalles froides du blockhaus, je l'ai vue au milieu du mince rectangle de jour s'asseoir parmi les hautes herbes, sans être vu moi-même maintenant hors champ joue contre pierre, aveuglé par le soleil encore haut dans le ciel sans nuages et fermant alors les yeux sur ses cheveux jaunes puis les rouvrant, fils dorés de ses cheveux dansant à la lumière

par dépit retournée vers la falaise s'asseoir au bord, les jambes ballant à manquer faire tomber ses sandales dans la mer, elle a déchargé sa pellicule à coups de déclics rageurs en larges arcs de cercle autour de son corps sans se retourner

sur la mer scintillante, les rochers émergés puis immergés, l'herbe, le ciel sans nuages, le soleil haut dans le ciel, le blockhaus derrière elle où j'étais allongé de tout mon long dans la meurtrière, tous découpés par sa colère et ensuite laissés en morceaux

fermais les yeux puis les rouvrais, herbes et cheveux accrochés de toutes leurs forces à leurs racines respectives bougeant dans le rectangle de lumière



et ensuite, tout le paysage se déployait d'un seul coup, donné en une seule vue

pour finir par se viser elle-même, dévisageant son dépit bien en face plusieurs fois avant de retirer la pellicule du boîtier et de la jeter dans l'écume

c'est aussi que l'on risquait moins la nuit de se voir les yeux pas plus que l'on n'aurait trouvé de raisons d'éviter vraiment de le faire

langues de pierre cognant parfois les rochers au lieu des bouches, aveuglées par la pluie dans les cheveux sur les yeux, têtes lourdes pas tout à fait arrachées, encore reliées aux voix, cherchant dans l'obscurité les yeux derrière les cheveux dégoulinants, tombaient sur des visages brouillés, se rabattaient sur les parties du corps décalquées par les vêtements trempés, tu vois bien que c'est impossible maintenant de rentrer

fermais puis rouvrais les yeux, aveuglé par le soleil qui s'encadrait entre deux barreaux espacés de la meurtrière, pouvant à peine me retourner sur la pierre fraîche contre mon visage et mes mains

tous yeux enfin fermés, le paysage alors perdu pour la vue, ravalés maintenant tout à fait sans plus d'images